

PETIT COURRIER DES DAMES

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE



MODES

Les Fleurs animées de Granville inspirent nos industriels, et voici qu'ils ont fabriqué pour les jours chauds des tissus de coton frais et jeunes, jolis comme un joli coin de paysage, éblouissants comme un parterre. Le coloris harmonieux de ces fleurs délicieusement jetées et au milieu desquelles voltigent de petits insectes ailés, répond au goût du moment. Il est éteint, avec quelques points brillants qui en éveillent l'ensemble. Ces toiles originales conviennent surtout pour les costumes de campagne et le déshabillé du matin, et plus la façon en sera enlevée, genre Trianon et Watteau, plus ces costumes seront dans l'esprit de la mode. En se rapprochant des modes coquettes du XVIII<sup>e</sup> siècle, que les Watteau, les Lancret, les Greuze, les Lagrenée, nous montrent dans leurs œuvres exquises, les modes du dix-neuvième font preuve de goût; d'ailleurs tout invite à cette copie: les étoffes, les dentelles et la passion, fausse ou vraie, dont on fait parade pour tout ce qui tient à cette époque.

Nous décrivons la toilette de madame de Bri..., toilette de jardin du meilleur goût. Sur une fine toile au fond safrané, sont jetées gracieusement des branches de fleurs qui enguirlandent des bergères lutinées par des papillons. Le costume est de cette seule étoffe. Une jupe arrêtée à la cheville, est bordée de deux rangs de dentelle du Languedoc légèrement froncés; au-dessus deux volants froncés montés à tête et



Robe de bal en dentelle, en gaze vert Nil et velours myrte (vue sous deux aspects)  
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

un Trianon, sorte de tunique princesse, très courte ajustée au dos et un peu vague devant, avec de longs paniers enlevés de côté dans une boucle de ruban qui sert d'attache; le drapé du dos est court et chiffonné; la manche arrêtée au coude avec un volant rehaussé de dentelle. Le grand en-cas est assorti. C'est madame



Bréant qui a fait le charmant costume avec lequel madame de B. va soigner ses fleurs favorites, donner son coup d'œil à la serre, au potager dont elle surveille surtout les couches de melons... On m'a dit que le comte de B. est très friant de ce fruit. Dans ce même genre : étoffe parsemée de bluets, de marguerites, avec un jeune berger qui semble les protéger contre les mouches et les bestioles qui voltigent autour, madame Bréant a composé une toilette de campagne des plus coquettes, en combinant cette étoffe avec une fine satinette bleu pâle employée pour la jupe; cette jupe est couverte de volants en mousseline blanche festonnés de larges écailles, et le Watteau en satinette enluminée est tout papillonnant de ruchés en mousseline; le devant s'ouvre sur une chemisette bouffante, à la manche des ruchés de mousseline. C'est la très jeune madame de V. qui portera ce déshabillé avec un grand chapeau de paille couvert de gerbes de bluets et de marguerites; l'en-cas assorti. Cela s'appelle *costume douairière*.

Un costume qui apparaîtra sur une de nos plages bretonnes, est en reps à dessin japonais genre cachemire; nous lui prédisons un succès d'autant plus complet, qu'il sera porté par une de nos plus grandes élégantes. L'étoffe est légère, et la nuance du fond est crème. Jupe en taffetas crème unie et tunique Louis XV en reps à double panier fuyant très enlevé, avec des dentelles plissées non seulement au bord, mais encore sur les paniers; au contour de la longue pointe du corsage, plusieurs rangs de ces dentelles forment un fouillis mousseux qui se retrouve à la manche plate arrêtée sous le coude; au décolleté une chemisette d'étoffe transparente; des nœuds jetés, sans régularité, dans cet ensemble coquet, en rehaussent encore l'élégance. Bas en fil d'Écosse crème et grenat et souliers Louis XV en chevreau mordoré, le gant mousquetaire en Suède. Chapeau Chloé en paille grenat; la forme ombrage le visage, et la garniture de velours est mêlée de choux en dentelle; de l'un de ces choux, piqué derrière, partent deux longues guides en ruban de velours, qui se ramènent devant, se croisent largement à la taille et se nouent derrière. Les costumes d'été sont pleins d'une désinvolture gracieuse, et les jeunes femmes n'ont pas grand mérite à se mettre élégamment, pour peu qu'elles aient de goût. Jamais la mode n'a été si bonne enfant; elle est plate, elle est bouffante, elle est courte, elle est longue, elle est fantaisiste, elle est modeste, elle est originale, elle est enfin ce que vous voudrez qu'elle soit, à la condition d'être comme il faut et gracieuse et de s'harmoniser avec la tournure.

Le costume de visite, de diner et de soirée—car l'on se visite, l'on dine et l'on danse à la campagne tout aussi bien qu'à la ville — se fait en foulard changeant, en lousiane glacée à mille raies ou mille carreaux; tout de la même étoffe ou combiné avec une soie unie. Celui que nous allons décrire est en lousiane à mille carreaux grenat, gris et blanc; ces couleurs donnent un reflet doux très seyant. La jupe est garnie de trois volants montés par une tête bouillonnée appuyée sur une petite dentelle; la tunique à mille carreaux se croise devant en paniers aux plis creux et bouffants, et des pans noués soulèvent un pouf prononcé; le corsage en lousiane unie à longue pointe

bordée d'un ruché, a un petit fichu genre pèlerine froncé à l'encolure; ce fichu est mobile et cache l'échancrure arrondie du corsage, un peu trop décolleté pour sortir. Cet autre est en taffetas glacé à mille raies bleu dragon, mais et vert ancien, combiné avec un velours d'été grenat. La jupe en taffetas est couverte, devant, par un if que des fronces pincées à distances égales; le bas forme volants. Sur la partie supérieure deux panneaux s'entrecroisent: l'un est en taffetas, l'autre en velours; plats à la partie inférieure, ils bouffent sur les hanches, et les lés de derrière drapés offrent un mélange heureux de velours et de taffetas. Le corsage est en taffetas, et la petite basque se détache sur une autre basque en velours qui semble appartenir à un corsage de dessous. Un col en velours montant et retourné et un parement à la manche arrêtée au-dessous du coude. Cet élégant costume coûte de 300 à 325 fr. Nous parlerons prochainement des costumes en linon et en batiste, étoffes légères et vaporeuses destinées aux toilettes d'été. Nous avons oublié de dire que la Compagnie Irlandaise envoie *franco* des échantillons de batistes et de toiles pour costume de ville et de soirée.

CORALIE L.

CORSET ANNE D'AUTRICHE — CEINTURE RÉGENTE  
De mesdames de Vertus, sœurs, 11, rue Auber.

La ceinture *Régente*, cette mignonne et confortable création de mesdames de Vertus, sœurs, convient à toutes les tailles; elle est d'une coupe coquette et d'une élégance recherchée, appropriée aussi bien à la toilette d'été qu'à la toilette de l'hiver, elle nous semble cependant plus en rapport avec celle de la saison actuelle, si nous en jugeons par le succès qu'elle obtient en ce moment. Des baleines souples, des ressorts flexibles maintiennent sans fatiguer et sont disposés pour allonger la taille, effacer la poitrine et les hanches; il est obligatoire d'avoir un corset allant très bien, à cause des façons actuelles qui dessinent la taille et en accusent les moindres imperfections. Le corset Anne d'Autriche, son nom l'indique, est celui des toilettes d'apparat.

\*\*\*

TAPISSIER-DÉCORATEUR

M. Émile Bessonneau, ex-coupeur de la maison Krieger, 19 et 21, rue de Charenton.

La fenêtre style Louis XVI dont le dessin se trouve à la page 216 de ce numéro, a été exécutée par M. Bessonneau; toute posée, cette élégante garniture coûtera 170 fr. sur trois mètres de hauteur, avec une étoffe coûtant 8 fr. le mètre, des embrasses et passementerie en laine, la galerie en bois noir, ornements sculptés. Le luxe des draperies et le confortable exigés par la mode se trouvent réunis dans les décorations sorties des mains de M. Bessonneau; un goût sobre, une entente parfaite de la combinaison des étoffes et des couleurs rehaussent encore l'élégance des tentures, dont l'ensemble ni le détail n'ont rien à craindre de la critique la plus sévère. Aidé dans ces travaux par madame Bessonneau qui exécute les coupes et surveille l'agencement des coutures, M. Bessonneau obtient des résultats de plus en plus satisfaisants. Il se met à la disposition de nos abonnées, pour les renseignements à donner sur l'installation d'un appartement, d'une villa, d'un château, renseignements qui peuvent être envoyés sur plan avec un devis détaillé et le prix des façons. Il se charge de la pose et de l'installation de tapis, rideaux, rideaux-store à l'italienne, garniture de fauteuils, et se rend en province, lorsque l'installation l'exige. Sur demande, il est envoyé des échantillons et une collection de nouveaux dessins en couleur de draperie-lambrequin, écrans, sièges de fantaisie. Nous pouvons assurer que les prix de ce tapissier sont très raisonnables.





*Falconer imp. Paris*

4420

## Journal des Demoiselles

*Modes de Paris.*

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot, 2.

*Coiffes de M<sup>me</sup> BENOIT, r. d'Argenteuil, s. Ceinture-Régente & Corset Anne d'Autriche  
de M<sup>me</sup> de VERTUS, 12, r. Aubert-Clouffes en face de la COMPAGNIE DES INDES, 34, Boul. d'Haussmann.  
Machines à Coudre de M<sup>re</sup> H. VIGNERON & C<sup>ie</sup>, R. St Sébastien.*



EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 205 et 207)

*Robe de bal en dentelle, gaze vert Nil et velours myrte* — Jupe en taffetas, la traine couverte de gaze, cette seconde traine arrêtée à dix centimètres de son bord inférieur par un cordon de roses pâles ; deux plissés en satin au bas de la jupe en taffetas. Sur le tablier sont étagés trois rangs de belle dentelle ; au côté droit, ils se croisent et le premier rang est relevé légèrement par une touffe de roses. Autre touffe à gauche soutenant des paniers en satin qui se prolongent en poulf. Corsage en velours

myrte lacé derrière, dentelle au décolleté carré et roses au creux de l'épaule.

*Costume de deuil en cachemire et crêpe anglais.* — Jupe ronde en cachemire d'été, garni de biais en crêpe anglais, et derrière d'un lè drapé. Corsage à basque plissée avec draperie en crêpe anglais posant sur la hanche ; cette draperie forme un nœud-poulf. Fichu en crêpe arrêté à la taille sous un nœud-coque. A la manche deux plissés et un revers en crêpe.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4420

TOILETTES DE PROMENADE

*Costume en surah glacé et velours.* — Jupe en surah, plissée devant, de plis couchés, et sur le côté de deux larges plis creux qui forment quille ; les lés de derrière plissés comme ceux du devant. Une tunique également plissée bouffe sur les hanches et se relève intérieurement au bord inférieur, le poulf est tombant ; échelle de nœuds en ruban de velours sur le côté. Corsage à petite basque avec seconde basque en velours appliquée et suivant le mouvement de la première, garniture dentellée en velours sur chaque devant. Manche ronde avec poignet en velours. Col et sous-manche en toile. — Bottes en chevreau brillant. — Chapeau en paille grise orné de velours et de plumes assortis au costume.



*Costume en mousseline-laine brochée de capucines.* — Jupe en taffetas, garnie de deux plissés en surah et couverte de volants froncés en mousseline laine brochée, rehaussée d'une dentelle écrue. Tunique Trianon froncée sous la taille, s'ouvre sur un plastron-gilet en velours à longue pointe et lacé ; le bord supérieur est droit avec une dentelle se détachant sur le haut du plastron qui est pareil au corsage. Dentelle au contour de la tunique formant un poulf allongé. Manche arrêtée au coude avec manchette appliquée. — Souliers écrus. — Gants Derby. — En-cas en surah écri. — Chapeau en paille garni d'une draperie en velours coupée d'une boucle et de choux en ruban.

Costume de deuil en cachemire et crêpe anglais, de madame Hubler, 30, rue de Clichy.

PENSÉES

En France, il a été remarqué que la femme est de beaucoup supérieure à l'homme. Un Italien a généralement plus d'esprit qu'une Italienne ; un Espagnol plus qu'une Espagnole ; un Allemand plus qu'une Allemande ; un Russe plus qu'une Russe ; un Grec plus qu'une Grecque ; mais une Française a plus d'esprit

qu'un Français. On ne parle pas, bien entendu, des hommes véritablement d'esprit et des hommes supérieurs de France ; mais en tous cas, dans ces exceptions même, on trouverait que la femme française a plus de caractère que le Français le plus distingué.



## CHRONIQUE



E montais, un matin, l'avenue des Champs-Élysées, dont le pavé de bois, généreusement inondé par la lance des cantonniers, me faisait penser au pont de quelque navire gigantesque à l'heure où les matelots font sa toilette, à grand renfort de brique anglaise et de fauberts. Déjà mon imagination vagabonde se retrouvait dans la mer Rouge, où j'avais si chaud l'année dernière à pareille époque. Je cherchais à l'horizon la masse grandiose du Sinaï, et je ne trouvais que l'Arc de triomphe, lorsqu'un spectacle inattendu acheva de me ramener dans notre pays et à notre époque.

Une meute, une vraie meute, s'il vous plaît, s'avancait vers moi, précédée du valet de pied aux mollets nerveux, emprisonnés dans la haute guêtre de drap noir. Derrière marchaient gravement deux piqueurs bottés et éperonnés, sanglés dans leur tunique rouge comme celles des horse-guards. Une trentaine de toutous superbes, si serrés sous le fouet qu'un drap les eût pu couvrir, ainsi que parle du Fouilloux, trottaient d'un air bonhomme.

Déjà je me demandais si un dix-cors avait été détourné dans le jardin des Tuileries, et si l'on allait frapper à la brisée, lorsqu'un ami me fit souvenir de l'exposition des chiens, et m'apprit que j'avais sous les yeux l'équipage de la duchesse d'Uzès, allant reprendre, comme chaque matin (c'est de l'équipage que je parle), sa place au chenil provisoire de la terrasse du bord de l'eau.

Chose remarquable! l'exposition des chiens acquiert de la vogue à mesure que le gibier diminue, que la propriété se morcelle, que les forêts disparaissent, en un mot que la chasse devient impossible. De même, la science des armuriers fait chaque jour des progrès superbes. Ils inventent des fusils merveilleux. D'un seul coup, la compagnie qui s'envolait à tire d'aile est moissonnée, et si quelque pauvre *capucin* faisait semblant de dormir derrière une motte, dans un rayon de cent mètres, c'en est fait de lui, par la même occasion, pourvu que la direction ne soit pas sensiblement opposée.

Malheureusement, il n'y a plus ni perdreaux ni lièvres; mais s'il y en avait...

Quoi qu'il en soit, l'exposition de cette année a été particulièrement adoptée et suivie par le monde aristocratique et élégant. Chaque jour, à cinq heures, on était sûr d'y trouver ce qu'il y a de plus huppé parmi les *cynophiles* des deux sexes, depuis le possesseur de la grande meute aux flancs labourés par les défenses des ragots, jusqu'à l'élégante maîtresse du bichon

savonné et poudré que la vue d'un rat tant soit peu rébarbatif ferait évanouir.

Et quel lieu bien choisi pour réunir une foule élégante que cette terrasse ombragée de marronniers admirables, sous lesquels la brise du fleuve vient combattre les premières lourdeurs de juin et aussi — il faut bien l'avouer — les émanations un peu violentes des grands bâtards vendéens.

Bah! tout n'est que convention en ce bas monde. Je gagerais que, les portes fermées, quand ils peuvent causer tranquillement, ces braves chiens se disent l'un à l'autre :

« Mon Dieu! comme ces comtesses et ces marquis sentent mauvais! »

\*\*\*

Mais il ne faut pas que la cour bruyante de l'austère Diane me fasse oublier le royaume embaumé de Flore.

L'Exposition des fleurs (que d'expositions, mon Dieu!) est venue rappeler aux habitués de l'asphalte et du macadam que le mois de mai n'est pas seulement la saison des bals, des concerts et des ventes de charité.

Ici, comme pour nous rappeler que le juste milieu n'est pas de ce monde, cela sentait trop bon. Au lieu de rentrer chez soi avec des puces, comme en sortant de chez messieurs les chiens, on rapportait de cette cohue de roses d'épouvantables migraines. Mais quel amoncellement de merveilles! quelles nappes charmantes de fleurs aux nuances inénarrables, à rendre folle madame Madeleine Lemaire elle-même! quels massifs féériques des plantes tropicales qui me faisaient songer aux fourrés impénétrables des vallées de Ceylan! il n'y manquait que quelques éléphants et une douzaine de Cyngalaises au pagne blanc ou rouge, aux lourds anneaux d'argent cerclant la cheville brune, au clou d'or passé dans la narine.

Jadis cette exhibition de fleurs avait lieu dans le jardin couvert du palais de l'Industrie, côte à côte avec les chefs-d'œuvre tout frais sortis de l'atelier de nos sculpteurs. Je regrette qu'il n'en soit plus ainsi. Rien n'était charmant comme ces fouillis de verdure, qui servaient de fond aux silhouettes élégantes des belles déesses, cambrant avec une fierté superbe ou ramassant avec une pudeur coquette leurs corps de marbre. On croyait voir une forêt peuplée de ces nymphes qui dédaignaient l'art du couturier moderne, soit parce qu'un printemps éternel rendait les rhumes inconnus, soit parce qu'étant d'une beauté parfaite, elles n'avaient rien à cacher, rien à allonger, à redresser, à amincir.

Cet heureux temps n'est plus; mais si certains miracles sont devenus nécessaires, nos modistes ont trouvé le moyen d'en accomplir. N'est-ce point Philippe de Macédoine qui prétendait n'avoir jamais été arrêté par une forteresse, si escarpée fût-elle, pourvu qu'un mulet



chargé d'or pût en gravir les sentiers ards? De même on peut dire aujourd'hui que toute femme possède une jolie taille, pourvu qu'elle ait mille francs par mois à consacrer à sa toilette. Les Junons les plus opulentes se transforment en sveltes Dianes; quant à celles qui sont naturellement minces, leur ceinture devient quelque chose d'in vraisemblable, de douloureux, d'inquiétant. On éprouve, à les voir circuler dans la foule, au milieu de gens pressés et souvent maladroits, le même sentiment d'angoisse qui viendrait vous étreindre en voyant un de vos verres mousseline entre les mains d'un forgeron. Hélas! si vous levez les yeux un peu plus haut, vous constaterez que le prodige ne s'arrête pas au corsage. Le corail des lèvres, le velouté des joues, les roses du teint, l'or des cheveux, l'ébène des sourcils, autant de miracles. Jamais je n'ai vu tant de jeunes femmes se..., disons le mot, se maquiller.

Passe encor d'amincir. Mais se peindre à cet âge!

Ma pauvre Constance, que vous voilà loin de l'exposition des fleurs... naturelles!

\*\*\*

Si un décret d'un gouvernement quelconque obligeait deux cent mille Parisiens des deux sexes à sortir de chez eux, sous peine d'amende, un certain jour, à une certaine heure, pour se rendre dans une plaine grillée par un soleil de trente degrés, à deux lieues de leur domicile, à seule fin d'y voir galoper des chevaux, savez-vous ce qui arriverait? Il arriverait que ces gens-là se révolteraient, tireraient des coups de fusil, construiraient des barricades, feraient sauter l'Élysée (ce qui m'incommoderait fort, car je demeure tout auprès) et que, le soir, le gouvernement en question serait en route pour un point quelconque de l'étranger ou des colonies.

Mais, comme il est convenu qu'on va au Grand Prix pour son plaisir, il n'y a eu, ce jour-là, d'autres explosions que celles des bons bourgeois à qui l'automédon d'une victoria en pleine décadence et d'un cheval sur le retour demandait cinq louis pour les conduire à Longchamps.

L'affluence a été plus énorme, mais aussi moins élégante que jamais. Il n'y a pas à dire : l'égalité américaine s'établit chez nous de plus en plus, et la théorie du repoussoir est moins vraie qu'on ne se l'imagine. L'autre jour, le daumont à quatre de la comtesse Potocka perdait beaucoup de son charme au milieu des cinq cents fiacres parmi lesquels le somptueux équipage était noyé. Les toilettes de Worth ou de Rodrigues ne gagnaient pas à être englouties dans un océan de confections sorties du Louvre ou de la Ville de Saint-Denis. Et, chaque année, les marées de cet océan s'élèveront plus haut. Aussi le Grand Prix deviendra bientôt une fête populaire comme le 14 juillet, avec les lampions et la Marseillaise en moins.

Autre détail curieux à noter. Il y a dix ans, la victoire inattendue de Frontin, le cheval français, battant de quelques centimètres le favori d'outré-Manche,

Saint-Blaise, aurait été saluée par des hurrahs à faire tomber étourdies les hirondelles qui sillonnaient l'azur du ciel au-dessus du champ de courses. Mais ce qui était jadis une agglomération de badauds convaincus est maintenant une cohue de parieurs pleins d'une préoccupation légitime pour leurs intérêts. Les milliers de boutiquiers ou de coiffeurs qui avaient mis cent sous sur Saint-Blaise ont éprouvé autre chose que de l'enthousiasme à la vue d'un triomphe national qui leur coûtait dix francs. De là une froideur relative qui est un signe des temps.

Quant à moi, j'ai battu joyeusement des mains à cette victoire de la France. Puisse-t-elle être un prétexte favorable au moment où nos soldats partent pour aller braver, à quatre mille lieues de la patrie, de terribles hasards! Hélas! combien d'entre eux ne débarqueront pas au Tonkin! Entassés dans l'entrepont d'un navire, ils étouffent en ce moment sur cette affreuse mer Rouge où j'ai vu, l'année dernière, un de mes compagnons de voyage mourir de chaud au milieu de tout le luxe et de toutes les précautions d'un paquebot aménagé comme le plus confortable de nos hôtels.

Que Dieu les protège contre le soleil de l'Arabie et contre les balles de l'Annam, ces balles qui sortiront de carabines vendues par l'Angleterre. Qu'ils reviennent bien vite, victorieux, sains et saufs, après avoir vengé ceux des nôtres qui sont déjà tombés là-bas, victimes... Hélas! saura-t-on jamais sur qui faire peser la responsabilité de leur mort?

\*\*\*

Pendant ce temps-là, Alexandre III, donnant au monde un sublime exemple, courbait sous l'onction sainte sa tête où brille un des plus beaux diadèmes de l'univers. La Russie tout entière, oubliant des souvenirs bien sombres, poussait un immense cri d'enthousiasme.

Mais quelqu'un n'oublie pas.

L'autre jour, à Saint-Germain, à l'une des portes de l'hôtel de Henri IV, je voyais un valet de pied tout revêtu de deuil, la poitrine ornée d'aiguillettes de laine noire, rattachées à l'épaule par une agrafe d'or où se dessinaient, sous un crêpe, les armes impériales de Russie.

Cet homme était le serviteur de la princesse Dolgorouki, celle qui fut, devant Dieu, la femme d'Alexandre II, et qui cherche, pour ses enfants, les ombrages de la forêt, pour ses larmes, la solitude.

\*\*\*

L'année dernière, je vous conseillai, mesdames, — j'ai dit : mesdames — de lire Robert d'Épirieu, de mon ami Léon de Tinseau. Si vous ne regrettez pas d'avoir suivi mon conseil, lisez Alain de Kerisel qui vient de paraître chez Ollendorff. C'est un roman d'une nuance trop chaude pour les jeunes filles, mais où il ne se trouve pas un mot qui puisse choquer l'oreille d'une femme bien élevée.

CONSTANCE.







N° 1. Costume en faille et voile gris, brodé de palmes.  
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

N° 1. Costume en faille et cachemire gris brodé de palmes.

Jupe en faille plissée de plis plats moyens, et piquée du côté non découvert par la tunique, d'un nœud en faille; autre nœud au-dessus réunissant les deux côtés de la tunique. Celle-ci, en cachemire, tombe sur le tablier en pointe châle, pointe formée par le drapé du côté gauche; le côté droit est ouvert et fuyant. Un poulx chiffonné mêlé de coques en ruban. Corsage à petite basque, orné d'un fichu brodé de palmes; un côté se perd à la taille, sous celui qui se prolonge en biais sur le bord de la basque. Manche ronde appliquée de trois palmes. Col montant.

N° 2. Peignoir en brillant.

Le devant a une bande plissée, deux dentelles rabattent dessus. Un bouillonné en mousseline fait tête à la dentelle, et le ruban grenat qui fait transparent se noue dans le bas. À l'encolure et à la manche, même bouillonné et dentelle.

N° 3. Costume en satinette bronze et broderie écru.

Jupe en satinette, avec un petit bouillonné au bord sur lequel retombe un volant brodé. Un haut volant en satinette, appliqué d'une broderie, fait comme une seconde jupe froncée. Une draperie couvre la partie supérieure de la jupe et, derrière, une tunique poulonnée rehaussée d'une broderie, dessin, de côté,



N° 2. Peignoir en brillant.

une spirale; une coque en broderie fait attache sur la hanche. Corsage à pointe orné d'un col en broderie; à la manche, un bracelet pareil.

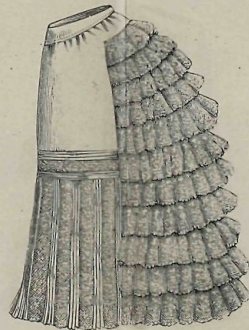
N° 4. Chemise en batiste garnie de dentelle.  
Le décolleté est plissé par groupes de six plis fins



N° 6. Costume en surah glacé appliqué de broderie et dentelle, modèle de madame Bréant-Castel.



N° 3. Costume en satinette bronze et broderie sur batiste écru, de madame Bréant-Castel.



N° 8. Jupou en nanzouck et dentelle.

espacés de trois centimètres et garni d'une valenciennes. Un ruban passe alternativement sous les plis et sur la chemise, au moyen d'une fente faite dans l'intérieur du premier et du dernier pli; ce ruban sert de coulisse. Même disposition à l'entournure qui reçoit une dentelle. Nœud à l'épaule.

N° 5. Costume en satinette crème et voile loutre.  
Jupe en taffetas garnie d'un plissé en satinette et



N° 4. Chemise en batiste garnie de dentelle.

d'un bouillonné tombant en voile. Sur ce bouillonné se détachent les dents aiguës d'une jupe en satinette, drapée d'une courte tunique en voile; à la pointe des dents et au creux intérieur pompons, en laine. Corsage en satinette à basque collante; celle du dos découpée à partir du petit côté en quatre dents aiguës, chaque pointe reçoit un pompon. Col montant et rabattu avec attaches en ruban de satin loutre.



N° 7. Costume en voile à carreaux myrte et Carmélite.  
Modèle de mesdemoiselles Vidal.



N° 5. Costume en satinette crème brochée et voile loutre.  
Modèle de madame Hubler.

N° 6. Costume en surah glacé, dentelle et surah, avec application de broderie.

Jupe en taffetas, au bas du tablier deux plissés sur lesquels pose la pointe d'un tablier en application. Ce tablier très étroit est cerné par une quille en surah, faite d'un large pli creux compris entre deux dentelles formant spirale. Des paniers en surah glacé, perdus dans un poulx chiffonné. Corsage à pointe; plastron en application avec dentelle de chaque côté et à l'encolure. À la manche demi-longue, dentelle et bracelet en surah.

N° 7. Costume en voile à carreaux myrte et Carmélite et voile myrte.

Jupe à carreaux plissée verticalement; tunique en voile myrte plissée dans le bas et pincée de côté par des flots de petit ruban myrte et Carmélite; un poulx chiffonné. Corsage Valois avec plastron à carreaux terminé en très petites pointes-gilet, parement à carreaux à la manche ronde; col montant.

N° 8. Jupou en nanzouck et dentelle, pour costume habillé.

Jupou en fin nanzouck, les lés de derrière couverts de volants froncés en dentelle du Languedoc, ceux de devant reçoivent un très haut plissé, coupé d'entre-deux posés verticalement; pour tête, un entre-deux cerné de plis.



## CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE

SUITE)

XX



PRÈS avoir jeté à la poste la lettre qu'on vient de lire, Yves prit la première route venue et machinalement alluma son cigare.

Il était triste et inquiet. La lettre de sa mère l'avait rejeté en pleine réalité et l'avait contrainct à réfléchir. Il était absolument résolu à ne pas épouser Clémentine. Mais combien de peine il aurait à épouser Marie-Anne!

Certes, il ne pouvait rencontrer un cœur plus chaste, plus candide, une nature plus élevée, une gaieté plus charmante. *Sans avoir vu le monde, elle possédait une distinction native et une grâce infinie.* Mais que d'objections ferait madame de la Fresnaye! D'abord, si noble que fût l'origine des Huel, c'était une famille appauvrie et déchue, représentée par une humble parenté, oubliée du monde. Et bien qu'à tout prendre, Yves jouit d'une certaine aisance, sa mère pourrait-elle se résigner à le voir épouser une femme dont la dot, dont l'unique avoir s'élevait à une vingtaine de mille francs? Cela, elle ne se résoudrait jamais à l'avouer dans son monde parisien. D'ailleurs, elle croyait sincèrement qu'on ne peut vivre sans fortune, et que tout mariage doit améliorer la position d'une famille. Dans notre siècle, l'argent prime tout, et l'on ne connaît plus de bonheur là où il vient à manquer. On ne sait plus compter sur la Providence; on n'a plus le courage de se fier à Dieu et à son travail.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, qu'Yves ne voyait pas trop à quel travail se livrer. Sa carrière avait été brisée, et à quelle autre ressource avoir recours?

Il ne renonçait pas à son rêve, cependant. La vie un peu primitive qu'il menait depuis deux mois lui avait prouvé que le nécessaire des gens riches n'est guère, après tout, que du superflu. Il aimait assez Marie-Anne pour se vouer avec elle à une vie modeste et obscure; oui, il pouvait, s'il le fallait, passer à Portzbihan toute son existence. Mais comment faire accepter à sa mère un avenir si humble et si borné?

Il avait réussi à garder le secret de ses pensées; ce n'était qu'aux Fresnes qu'on l'avait deviné. Le recteur et Marie-Anne étaient toujours convaincus qu'il devait épouser sa cousine. La jeune fille croyait lui faire plaisir en lui parlant souvent de la beauté de Clémentine, du bien qu'elle accomplissait, de son dévouement touchant pour son grand-père, et l'abbé lui demandait de temps à autre s'il ne se déciderait pas bientôt à adresser sa demande. D'ailleurs, Yves respectait trop

la femme qu'il aimait pour ne pas montrer la plus grande réserve. Ne sachant quand il lui serait donné de réaliser son rêve, il se gardait de laisser voir son affection, et ne paraissait au presbytère qu'autant qu'eût pu le faire tout autre étranger, ami du recteur.

Depuis quelques jours, la chaleur était étouffante. Le soleil se voilait fréquemment de nuages lourds et bas, l'air était rare, chargé de vapeurs et d'électricité, et de fréquents orages et des pluies abondantes rendaient la température vraiment pénible et éner-vante.

Yves arriva, sans presque s'en douter, à l'entrée de l'avenue des Fresnes. Une bouffée d'air frais caressa son visage, et il eut d'abord la tentation de s'enfoncer sous cette voûte de verdure où la chaleur devait être moins intense. Mais la crainte de rencontrer Clémentine l'arrêta. Il n'était allé au château qu'une seule fois depuis leur promenade à Portzmoguer, et avait ressenti une satisfaction involontaire en apprenant qu'elle était sortie. Il était maintenant embarrassé en sa présence, il ne trouvait plus rien à lui dire, et elle-même, tout en affectant une amabilité extrême, n'avait plus avec lui l'abandon d'autre-fois.

« Ma position devient fausse et absurde, se dit-il. Je partirai sitôt après la Sainte-Anne, et je préparerai ma mère à consentir à mon mariage. »

Comme il allait rebrousser chemin, il entendit un gémissement plaintif s'échapper d'une maison qui bordait la route. Il avait vu maintes fois sur le seuil la jeune fille poitrinaire à laquelle Clémentine envoyait des remèdes et du vieux vin, mais la plainte ne sortait pas des lèvres d'une femme, et après un instant d'hésitation, il se dirigea vers la chaumière. Au moment où il allait y pénétrer, Seizan elle-même, pâle comme la mort dont elle portait le germe, se précipitait au dehors.

« Au nom du bon Dieu! s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée, allez chercher le recteur, monsieur! Mon père est si mal, si mal! Je suis seule, et je ne pourrais arriver jusqu'au bourg!

— Laissez-moi entrer et le voir, dit Yves, l'écartant doucement; peut-être vous effrayez-vous à tort...

— Oh! monsieur, hâtez-vous, il demande le prêtre!

Yves jeta un coup d'œil sur le paysan qui, étendu sur le banc de son lit, se tordait et rugissait, en proie à un mal subit. Ses traits étaient livides, décomposés, d'affreuses contractions et des vomissements incessants secouaient son corps robuste.

Yves saisit une des paillasses entassées dans le lit clos, l'étendit sur le sol, et y plaça, non sans peine, le



malade qui, dans son agonie, implorait le ciel et appelait le prêtre.

« Qu'est-ce qu'il a ? » demanda Seizan, les yeux agrandis par l'effroi.

Yves n'osa répondre. Une pensée, un soupçon terrible s'emparait de lui, mais il ne voulait pas même s'y arrêter.

Courant au bourg, il rencontra le recteur dans le cimetière et lui transmit, encore haletant, son triste message.

Le prêtre rentra précipitamment dans l'église, prit les saintes huiles, et, regardant Yves :

« Qu'a-t-il ? demanda-t-il brièvement.

— Je n'ose rien dire encore, répondit le jeune homme, mais ce mal subit, ces crampes, ces horribles vomissements, tout cela m'a fait songer...

— Au choléra, acheva le recteur, sans ralentir sa course. Le bedeau vient d'être frappé et est mort en trois heures... Si les symptômes sont les mêmes, quel fléau se déchaîne sur notre malheureuse paroisse !... Si le médecin, qui est venu pour le bedeau est encore à Portzbihan, envoie-le à ce malheureux, je t'en prie. »

Il dépassa Yves dans sa marche rapide, et le jeune homme, saisi d'un émoi profond, se dirigea vers sa demeure. Dans la salle de l'auberge, debout près de la fenêtre, un homme vigoureux buvait à petites gorgées un verre de rhum.

Yves le reconnut aussitôt pour le médecin du gros bourg voisin de Portzbihan.

« Docteur, dit-il, s'avançant vivement, j'ai besoin de vous parler. »

Les femmes de l'auberge, qui causaient en breton, se turent aussitôt et suivirent du regard le médecin qui, achevant d'un seul trait de vider son verre, suivait le jeune homme sur la route.

« Il y a, aux Trois-Croix, un mourant qui réclame votre assistance... »

Les petits yeux vifs du médecin s'attachèrent sur le visage légèrement pâli d'Yves.

« Mon cheval est tout sellé, là, dans la cour, dit-il. J'y vais à l'instant... Qu'est-ce qu'il a ?

— Qu'avait le bedeau ? » répliqua Yves, le regardant attentivement.

Le docteur haussa les épaules.

« C'est peut-être un cas isolé, dit-il à voix basse, mais il n'y eut jamais de choléra plus foudroyant et plus évident... Vous êtes ici pour votre plaisir, monsieur ? »

Yves fit un signe affirmatif.

« Alors, je vous conseille de partir. N'ébruïtons pas ces nouvelles sinistres, mais déjà le choléra a fait son apparition dans les environs. Partez dès ce soir, si c'est possible, et que Dieu protège notre pays ! »

Et courant détacher son cheval, encore tout bridé dans la cour, il s'élança en selle et disparut dans le chemin des Trois-Croix.

Yves était brave, comme le sont la plupart des hommes ; il l'était même plus que beaucoup d'entre eux. Maintes fois, en Afrique, il avait vu la mort de près et sans frémir. Mais il est peu d'êtres, si courageux qu'ils puissent être, qui ne se sentent profondément impressionnés par la pensée que la mort plane autour d'eux, — la mort sous une forme foudroyante,

hideuse, irrémédiable, — et que, vivants et plein de sève au matin, leurs corps défigurés peuvent, le soir même, être ensevelis en hâte comme un objet d'horreur et un foyer de contagion... La veille au soir, Yves se rappelait avoir vu le bedeau, un homme dans la force de la maturité, et avoir causé avec lui pendant qu'il sonnait l'*Angelus*... Et la fosse qu'en ce moment même on creusait près de l'église était sans doute pour lui...

Il se promenait de long en large sur la route. Son hôtesse, qui tricotait sur le seuil de sa porte, l'interpella tandis qu'il repassait près d'elle.

« Vous avez su la mort de Pierre, le bedeau, monsieur ?

— Oui, le recteur me l'a dit. Pauvre homme !

— Une triste mort, monsieur ! Et pour qui le recteur est-il parti avec le sac des saintes huiles, s'il vous plaît ?

— Pour Jacques, des Trois-Croix. »

La paysanne se signa.

« Qui aurait cru qu'il partirait avant sa fille ?.. Est-ce que c'est la même maladie qu'à Pierre, monsieur ? »

Yves fit un geste évasif et recommença sa promenade. L'attente lui semblait longue et cruelle, et il poussa un soupir de soulagement en voyant apparaître au détour du chemin la robe noire du prêtre.

Alain était pâle et semblait épuisé. Yves le rejoignit rapidement.

« Eh bien ?

— C'est le choléra... Il est mort, que Dieu ait son âme... Quelles convulsions, quel mal horrible !... »

Et le recteur tressaillit au souvenir de la lutte cruelle dont il avait été le témoin.

« Comment va Jacques, monsieur le recteur ? demanda l'aubergiste, s'avançant sur la route.

— Priez pour lui, Jeanne, il est devant Dieu. »

La femme, terrifiée, n'osa formuler la question terrible qui était sur ses lèvres. Les deux hommes entrèrent au presbytère.

« Le docteur veut qu'on les enterre tout de suite, dit l'abbé. Je viens de parler au menuisier pour les cercueils... Cela va épouvanter le bourg tout entier ; mais qu'y faire ?

— Peut-être sont-ce des cas isolés, dit Yves.

— Dieu le veuille ! » répondit le prêtre avec ferveur.

Vers le soir, les deux convois se succédèrent à l'église. Les femmes qui les suivaient, revêtues de leurs capes noires, chuchotaient d'un air d'effroi...

Le mot sinistre, cependant, n'avait pas été prononcé.

Mais, le matin, à l'aube, il éclata sur toutes les lèvres. Un homme à cheval, venant des Fresnes, frappa à coups redoublés à la porte du recteur, comme celui-ci s'habillait pour aller dire sa messe. La bête était couverte d'écume et saignait sous l'éperon.

Le jardinier des Fresnes était frappé du mal mystérieux.

Le recteur partit et tarda à revenir. Une heure après, on vint chercher les deux sœurs du Saint-Esprit : le jardinier était mort, et le valet de chambre de M. Barnette était agonisant.

Alors, la terreur qui couvait au fond de tous les esprits apparut sur les visages découragés, et une voix effrayée murmura le mot épouvantable de choléra.



## XXI

Il n'était pas encore midi lorsque Yves, ayant appris les tristes nouvelles des Fresnes, se rendit en toute hâte au château et demanda Clémentine.

Dans la maison régnait un désordre sinistre. Les domestiques, saisis d'un découragement pire que la terreur, erraient de tous côtés, sans pouvoir s'occuper. Les fenêtres du salon du rez-de-chaussée étaient closes, et nulle main n'avait renouvelé les fleurs qui se penchaient tristement dans les jardinières.

Le bruit léger d'une robe de femme se fit entendre dans le vestibule, et Clémentine entra.

« Quelle maison ! murmura-t-elle. La folie de la peur les a tous pris... Mon cousin, voulez-vous m'aider à ouvrir ces fenêtres ? »

Un flot de lumière inonda la chambre, et aussi une bouffée d'air lourd et chaud. Yves vit alors que le visage de Clémentine était d'une pâleur de cire ; ses yeux étaient profondément cernés, et un cercle blanc entourait ses lèvres.

« Je viens me mettre à votre disposition, dit-il, lui tendant la main. Vous songez sans doute à partir... Puis-je aider à vos préparatifs ? »

Elle fit un geste incertain, tout en lui montrant un siège.

« Je ne sais que faire, dit-elle. Mon grand-père a eu ce matin une sorte d'attaque, une apoplexie légère... Cela n'a pas eu de suites, mais le docteur ne me cache pas que la locomotion, en ce moment, le tuerait peut-être... Je suis placée entre deux terribles alternatives... »

— Mais, en choisissant la chance du départ, vous sauvez votre propre vie ! »

Elle haussa les épaules... ah ! avec quelle indifférence ! Les jours qui venaient de s'écouler l'avaient vieillie de vingt ans, et elle savait qu'il n'était plus de bonheur pour elle ici-bas.

« J'ai offert à tous ceux de mes domestiques qui voudraient partir de quitter la maison, dit-elle. La plupart ont refusé ; la frayeur les frappe d'inertie. D'ailleurs, notre paroisse n'est pas le seul lieu éprouvé... J'ai pu naturellement cacher à mon père les deux décès qui se sont succédé ici. Il réclame le pauvre Hervé, et se fâche du congé qu'il est censé avoir pris ! »

— Ne puis-je vous être utile ?

— Pas en ce moment... J'attends au moins à demain pour prendre cette décision terrible dont le docteur rejette la responsabilité. J'ai télégraphié à un médecin de Quimper... Mais vous, vous allez partir ?

— Moi aussi, j'attends. S'il y a de nouvelles victimes aujourd'hui, ce sera bien décidément une épidémie... Mais il y a des précautions hygiéniques à prendre... Y avez-vous songé ?

— Oui, on me les a indiquées... J'ai fait brûler tous les objets qui auraient pu communiquer la contagion, et je vais, dès aujourd'hui, soumettre toute ma maison à un régime rigoureux...

— Je reviendrai ce soir, dit Yves, se levant. Je sais qu'on a besoin de vous. »

Elle l'accompagna jusque sur la pelouse, et lui dit tout à coup :

« J'ai remis au recteur et aux sœurs une somme d'argent... Tout ce qui sera nécessaire, je le donnerai... Voulez-vous le répéter à votre ami ? »

Il fit un geste affirmatif.

Elle hésita encore, puis, lui tendant la main :

« Priez-vous ? demanda-t-elle d'une voix étrange. »

— Si je ne priais pas, cette heure solennelle me jetterait à genoux, répondit-il gravement.

— Alors, si vous croyez, si vous sentez quelle grâce sans prix c'est de mourir en paix avec Dieu et de sauver son âme, pensez au vieillard qui est là-haut, dont la vie tient à un lien si frêle, et dont la pauvre intelligence peut à peine réfléchir la lumière... Ce matin, il a vu le recteur et a répété avec moi, comme un enfant, c'est vrai, une prière oubliée...

— Ayez confiance, répondit-il, ému du sentiment profond qui l'animait. Ce ne serait pas la première fois que les supplications d'une fille dévouée auraient obtenu d'en haut la grâce et le salut. »

Il prit congé d'elle, et une demi-heure plus tard, il soulevait le loquet du presbytère. Un spectacle inattendu s'offrit à lui... La porte de la cuisine était ouverte ; plusieurs femmes s'y trouvaient, et la vieille servante aidait Marie-Anne à remplir de bouillon divers vases qu'elles avaient apportés. Le frais visage de la jeune fille était coloré par la chaude vapeur qui s'élevait de la marmite, et tout en servant les femmes, elle leur disait des paroles encourageantes dans cette rude langue bretonne qui prenait en passant par ses lèvres des accents d'une singulière douceur.

Elle congédiait la dernière des pauvresses lorsqu'elle aperçut Yves dans l'allée.

« Où étiez-vous donc, monsieur ? dit-elle vivement. Alain vous a cherché ce matin... Il est près de midi, mon frère va rentrer... peut-être, et il voudrait que nous fissions ensemble ce dernier repas... »

— Ce dernier repas ? répéta Yves. En effet, il est temps que vous quittiez ce malheureux pays. Partez-vous ce soir ?

— Je n'ai pas l'intention de partir, répondit-elle tranquillement. Mais vous ? Rien ne vous retient ici, et votre mère mourrait d'inquiétude si elle venait à apprendre quel fléau s'est déchainé sur nous. »

Elle s'assit, tout en parlant, dans l'embrasure de la fenêtre, et prit machinalement son ouvrage ; mais elle le laissa bientôt tomber sur ses genoux.

« Je ne puis plus travailler, dit-elle d'une voix émue. Rester tranquillement ici me devient impossible ! »

Yves se méprit au sens de ces paroles.

« Oh ! oui, c'est impossible, s'écria-t-il avec chaleur. Il n'y a plus de doute, c'est bien le choléra qui sévit à Portzbihan, et Alain ne peut trop se hâter de vous éloigner de tant de terreurs et de tant de dangers. »

Elle secoua la tête, et se tourna à demi vers la fenêtre, pour guetter le retour de son frère. Yves ne voyait plus que son profil, mais il se sentit pris d'une affreuse crainte en remarquant la pâleur de ses joues et le cercle qui entourait ses paupières.

Oui, jeune comme elle l'était, pleine de vie, de grâce et de charme, elle pouvait, avant la fin du jour, devenir victime du fléau... Les ombres de la mort pouvaient s'étendre tout à coup sur son front, d'horri-



bles douleurs pouvaient tordre son corps frêle, et sa couche pouvait être, cette même nuit, la fosse étroite et humide creusée à la hâte dans le petit cimetière sur lequel ses yeux erraient...

Il ne put supporter une telle pensée, et, se levant brusquement, il se mit à arpenter le salon.

La servante parut.

« Il est bientôt midi, mademoiselle. N'allez-vous pas mettre le couvert ? »

Marie-Anne tressaillit. Depuis la veille, il semblait que les rouages ordinaires de la vie se fussent arrêtés, et que toute pensée, toute action étrangère à la grave préoccupation du moment fussent une ironie, une sorte de dérision. Yves se leva, craignant de la gêner dans ces soins domestiques. Sous prétexte d'aller au-devant du recteur, il sortit et commença à se promener sur la route.

Il y avait aux portes des groupes de femmes consternées. Yves voyait, par-dessus le mur du cimetière, les tombes fraîchement creusées la veille et le matin, et la cloche de l'église sonnait un glas lent et triste.

Tout cela était poignant. Le jeune homme chercha à distraire sa pensée de ces détails lugubres en jetant, par la grande fenêtre ouverte, un regard dans le salon du presbytère. Là, Marie-Anne allait et venait, dressant la table, et apportant à cette modeste besogne la grâce exquise et simple qui lui était particulière... Mais bientôt cette vue même lui devint insupportable. Ses craintes pour une vie si chère arrivaient à leur paroxysme, et son angoisse s'accroissait d'autant plus que midi avait sonné depuis longtemps, sans qu'il vît venir le recteur.

Enfin, cette pénible attente eut un terme. Le prêtre parut, pâle, fatigué, sa haute taille légèrement courbée, comme sous un fardeau de responsabilités, de douleurs et d'inquiétudes.

« Dieu nous vienne en aide ! dit-il, serrant la main de son ami. Voici, depuis hier, la cinquième mort foudroyante... C'est bien le choléra, et qui sait où s'arrêteront ses ravages ? »

— Tu vas renvoyer ta sœur ? demanda vivement Yves, tout en se dirigeant avec lui vers la porte du presbytère.

— Aujourd'hui même... Je vais m'enquérir d'une voiture pour la conduire à Quimper... Ma sœur aînée est aux eaux en ce moment, mais nous avons des amis qui la recevront, je n'en doute pas... »

Ils entraient à ce moment dans le salon du presbytère. Marie-Anne s'élança au devant de son frère, et, saisissant ses deux mains, attacha sur lui ses yeux tendres et humides. Il y avait dans ce regard tant de muette sympathie, tant d'affection, que les traits du pauvre prêtre se détendirent un instant.

« Oui, dit-il, répondant à la question qu'il lisait sur son visage, il y a encore eu deux nouveaux décès... Mon cœur de pasteur est cruellement éprouvé... Je voudrais avoir plusieurs vies, et pouvoir racheter en les sacrifiant les existences modestes, mais si utiles que le bon Dieu fauche en ce moment... Il sait ce qu'il fait, c'est un bon maître... Mais puisse-t-il abréger l'épreuve ou le châtement !... »

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

## ÉNIGME

Je suis un nombre respectable,  
— Puis encor, préposition ;  
Généreux, noble, obscur ou méprisable,  
Je me transmets par génération.  
En circulant, j'aime votre vie ;

Je me prodigue à la patrie ;  
Mais dès qu'en lui je suis glacé  
L'homme est aussitôt terrassé.  
— On m'appelle *commun* ; et, chose assez bizarre,  
Je suis alors ce qu'on voit de plus rare !

Explication de l'Énigme du 9 Juin, nommée *Charade* par erreur : *l'Homme enfant, homme fait et puis vieillard.*

## RENSEIGNEMENTS & CONSEILS

Vienne (Autriche). — Non, madame, vous ne les aurez pas demandées en vain, le numéro du 14 juillet vous le prouvera. — Ne connaissez-vous donc pas le *Journal de Récréation et d'Education pour les jeunes garçons* ? Essayez-en, vous en serez satisfaite et vos enfants aussi.

Madame An. Sch. — A cet âge il faut mettre un corset à épaulette qui oblige l'enfant à se tenir droite sans fatigue.

S'adresser à madame Emma Guelle, 11, avenue de l'Opéra. Mesdemoiselles Ninette et Bichette. — Costume en serge écume de mer, ne faire aux volants et à la tunique que quelques rangs de piqure.

Madame S. P. — La cretonne nous paraît préférable, tendre les murs en les divisant en panneaux. Enlever la porte et mettre une double portière à large draperie.

A ce Numéro sont jointes la gravure coloriée 4420, et une planche de patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Corsage, costume en gaze brochée, page 6 (Album de Juin). — Pardessus de deuil, page 7 (Album de Juin).

DEUXIÈME CÔTÉ

Tunique-princesse deuxième toilette (gravure n° 4418).





2011

*Costume en barège, pour jeune fille. (Modèle de madame Benoit, 8, rue d'Argenteuil.)*

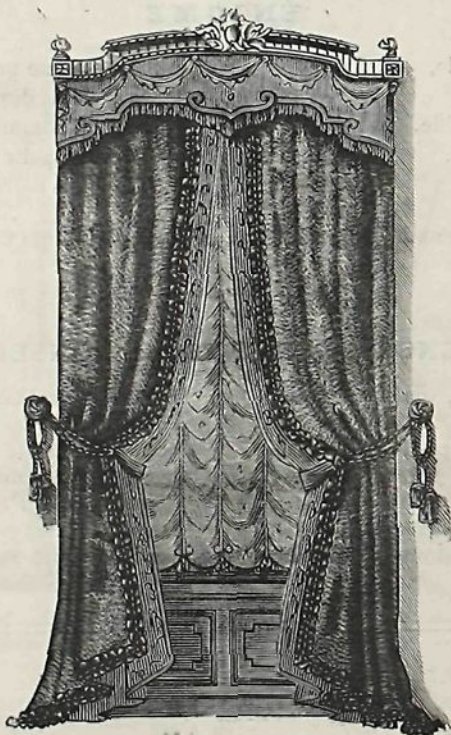
Jupe garnie de quatre petits velours de ton foncé et plissée verticalement; tunique façon princesse, derrière; le devant du corsage a une petite basque en velours qui se perd sous le poul; des pans bordés de velours s'échappent du drapé et tombent droit sur la jupe. La draperie du tablier, qui reçoit un velours au contour, est relevée très haut en arrière. Col montant en velours; manche ronde arrêtée à mi-bras.



2007

*Costume en voile raisin de Corinthe uni et broché de palmes réseda de plusieurs tons. (Modèle de madame Benoit).*

Jupe en taffetas, garnie d'un premier volant en surah raisin de Corinthe, monté à plis creux, et d'un second en voile, monté à plis couchés. Au dessus, un ornement en voile broché, appliqué en seconde jupe, est traversé par une draperie plissée en surah, formant le cintre et nouée de côté; elle se perd, ainsi que les paniers, sous un poul très chiffonné. Le corsage a le bord de la basque à pointe pris dans un bouillon en surah. Col montant, et draperie plate à la manche.



Fenêtre style Louis XVI. Dessin de M. Émile Bessonneau, tapissier-décorateur.